



Événement de corps et avènement de signification

Dalila Arpin

Dans « Biologie lacanienne et événement de corps »¹ Jacques-Alain Miller a défini la « biologie lacanienne » comme la reprise des symptômes à partir des « événements de corps ». Cela implique de revoir la façon dont on aborde les symptômes, à savoir : si cet abord va se faire à partir de l'écoute du sens (métaphorique) ou à partir de la lecture de la lettre hors sens du symptôme. Nous allons commenter, plus précisément, le chapitre de ce texte qui s'intitule « Événement de corps et avènement de signification »².

Dans la langue française, un événement est un fait auquel aboutit une situation, ce qui arrive à quelqu'un et qui a une importance pour lui, un fait historique marquant.

Un avènement est la promotion à un rôle important, l'arrivée, l'accession, le couronnement, le sacre, la venue, l'arrivage, l'apparition, la livraison. La question est donc de savoir si un événement de corps est corrélé à la production d'une signification ou bien à une satisfaction. Et dans ce cas, de quelle satisfaction s'agit-il ? Le parcours de ce chapitre nous amènera à l'avènement d'une différence cruciale concernant le réel.

Dans ce chapitre, J.-A. Miller promeut la définition du symptôme comme « événement de corps », qu'il prélève d'une citation de Lacan dans « Joyce le symptôme »³. C'est une définition essentielle pour l'abord du symptôme dans la cure analytique. Elle permet de cerner que le symptôme vise la production d'une satisfaction, qu'on appelle en psychanalyse « jouissance ». Cette jouissance est une satisfaction d'un type particulier, déjà cerné par Freud comme un au-delà du principe de plaisir. Autrement dit, cette « satisfaction » ne produit pas forcément du plaisir, l'homéostasie freudienne, mais un déséquilibre profond et dérangeant.

Plus loin, J.-A. Miller dira que dans l'événement de corps, il est question du corps impacté par un événement de discours qui prend la valeur d'un trauma. Cette notion lui permet dès lors de faire valoir les traces que l'événement de corps laisse sur le « parlêtre » : des symptômes et des affects.

Dans ce chapitre, la jouissance est définie comme « satisfaction substitutive d'une pulsion ». Ce caractère substitutif n'enlève rien à son authenticité ni à son rapport au réel. Elle est en lien étroit avec le réel et elle sert alors l'une des pulsions partielles de l'être parlant : orale et anale – depuis Freud, scopique et invocante, ajoutées par Lacan.

Cette définition du symptôme comme événement de corps a été longtemps occultée par une autre : « le symptôme est un avènement de signification », où le symptôme est pris comme métaphore, chère au premier Lacan. En effet, ce changement de perspective a des conséquences au niveau de l'interprétation : si, avec le premier Lacan, il s'agissait de trouver le sens occulte du symptôme, avec le dernier Lacan, place est faite à la jouissance qui jaillit du corps. On sait depuis Freud que les symptômes du névrosé enserrent une satisfaction. Ainsi, Elisabeth Von R., l'une des patientes de Freud qui commence à avoir des douleurs dans la jambe lors de la mort de sa sœur, au point de l'empêcher de marcher. La satisfaction occulte

¹ Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *La Cause freudienne*, n°44, février 2000, p. 7-59.

² *Ibid.*, §III « Événement de corps et avènement de signification », p. 24-33.

³ Lacan J., « Joyce le Symptôme », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 565-570.

étant qu'elle aurait bien aimé se marier avec son beau-frère, ce qui devenait possible maintenant mais qui la remplissait de culpabilité. Elle est donc empêchée de « faire le pas ».

Signification et satisfaction

Les formations de l'inconscient isolées par Freud situent justement les « événements » les plus anodins comme significatifs. Ils sont pourvus d'une signification occulte, c'est-à-dire, inconsciente. On peut dire qu'avec lui, les événements de corps sont des avènements de signification. Ainsi, l'analysante qui oublie ses clés chez l'analyste lui dit d'une façon codée que malgré ses plaintes constantes, elle va revenir la voir car elle sait au fond d'elle-même que c'est là qu'elle retrouvera « les clés » de ses problèmes. Un agent immobilier qui voulait dire « on faisait signer les clients », dit « on faisait saigner les clients ».

Dans ces cas, Lacan met en relief un fonctionnement inédit entre code et message. Le message nécessite du code pour aboutir à la production de la signification. C'est pourquoi Freud insistait sur le fait que pour rire d'un mot d'esprit, il fallait être de la même paroisse, c'est-à-dire, avoir le même code. Dans le graphe du désir, on peut lire comment le message se produit à l'insu du sujet, dans un niveau différent de celui où le message était proféré. Alors qu'on voulait dire quelque chose, on finit par en dire une autre. Au moment de commencer à écrire ce cours, j'ai mis pour titre « Événement de corps et avènement de satisfaction », au lieu de « signification », me donnant peut-être déjà la réponse à la question que ce texte me posait ? Je faisais déjà la substitution : là où était la signification, la satisfaction doit advenir.

Comme le précise J.-A. Miller, la signification n'est pas tout de la découverte freudienne. Chez lui, la signification est constamment doublée de la satisfaction que ces formations apportent à l'appareil psychique. Le texte qui met le plus en valeur cette double appartenance des formations de l'inconscient, c'est *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. Car, parmi les formations de l'inconscient, le *Witz* est ce qui montre plus clairement la satisfaction qui s'ensuit à l'émission du message. On raconte que Barack Obama dîne avec Michelle. Elle se lève et va vers le patron du restaurant. Elle est dans une certaine intimité avec lui. Puis, elle retourne à table et explique à son mari que c'est l'un de ses ex. Barack lui dit alors : « Tu vois, si tu t'étais mariée avec lui, aujourd'hui tu serais la femme d'un restaurateur. Elle répond : « Non, si je m'étais mariée avec lui, aujourd'hui il serait Président des États-Unis. »

Dans ce rapport entre la signification et la satisfaction que peuvent avoir les événements de corps, et par extension, les formations de l'inconscient, il y a deux distinctions importantes à faire :

Des événements qui se présentent comme dépourvus de signification et que l'analyse révèle comme en ayant une. À l'intérieur de cette catégorie, il y a la distinction à faire entre événement et phénomène de corps. Pour ma part, il me semble que le phénomène de corps signe une manifestation qui apparaît comme pathologique ou en tout cas, discordante, mais qui n'est pas forcément repérée comme telle par le sujet. C'est toute la liste de signes que l'on trouve dans des manuels de psychopathologie, *DSM* ou autre. Une femme que je commence à recevoir me dit avoir vécu un phénomène paranormal concernant son grand-père paternel : alors qu'il est mort depuis un an, elle l'entend, avec sa démarche singulière, monter les escaliers de la maison familiale. En l'attribuant au domaine paranormal, elle fait l'impasse sur son implication subjective, sur la singularité que ce phénomène a pour elle. Elle va jusqu'à dire que sa famille a aussi entendu des bruits cette nuit-là, bien que ce ne soient pas les mêmes. L'événement de corps lui, indique, comme la définition française le pointe bien, un fait qui prend une importance pour un sujet, même si pour d'autres – de la même famille, par exemple, ou du même groupe – ce fait n'a pas une importance particulière.

Des événements qui sont vécus comme déplaisants et pour lesquels l'interprétation révèle une satisfaction cachée. Ce mouvement de l'insatisfaction à la satisfaction est particulièrement repérable dans la clinique de l'hystérie.

L'opération freudienne a donc une double incidence : sémantique et économique, le dit J.-A. Miller. Il importe, dans la clinique, de n'en négliger aucune. La perspective du prochain Congrès de l'AMP pointe justement cet aspect économique dans le rapport du symptôme au corps du « parlêtre ».

En revanche, le parti pris par le *premier Lacan* est de privilégier l'aspect sémantique sur l'économique, bien que dans son « Rapport de Rome », il s'interroge sur le rapport de la libido et de la parole dans l'action de l'analyste.

Pour ce qui est de la notion de libido, il est important de préciser, comme le fait ici J.-A. Miller, qu'il y a un Lacan avant le premier Lacan, « avant d'être obnubilé par le structuralisme linguistique », comme il le dit, qui déduisait les pulsions de vie et de mort à partir du narcissisme. Ainsi, le dualisme freudien était remplacé par un monisme. La conséquence principale était que la pulsion de mort était réduite à l'agressivité. Les événements – non pas de corps, mais nationaux récents – pourraient démontrer cette thèse. C'est le Lacan d'avant le « Discours de Rome » et encore celui du stade du miroir. Cette perspective est développée dans le texte des *Écrits* « L'agressivité en psychanalyse »⁴ La satisfaction repérée à ce niveau est la jubilation du petit d'homme face à l'image complète que le miroir lui rend, étant donné la fragmentation corporelle communiquée par les données de la sensibilité proprioceptive. Cette fragmentation corporelle est vécue par l'enfant comme un « désarroi organique »⁵. Le trait caractéristique de cette satisfaction est ce que Lacan appelle « déhiscence »⁶. Il emploie dès lors ce terme biologique qui qualifie les processus par lesquels les organes ou les fruits clos qui s'ouvrent d'eux-mêmes pour livrer passage à leur contenu. C'est le cas, par exemple, du tabac, du pavot, de l'iris.

Chez l'être parlant, cette ouverture a un caractère de discordance, d'incomplétude, de défaut. Il y a un décalage pour le corps de l'être humain entre l'*Innenwelt* (monde intérieur) et l'*Umwelt* (environnement). Lacan reprend les termes de Von Uexkül pour indiquer que dans le stade du miroir une image, qui vient du monde extérieur, organise, structure le monde intérieur du sujet. Rien ne le prédestine donc ni à l'accord avec son corps ni avec son environnement. Cette satisfaction s'étale sur fond de discordance, d'incomplétude. Cela veut dire que même sur un fondement biologique, l'être humain est affecté de deux corps :

Organisme	/	Corps
(Réel)		(Image)

Lacan présente cette notion avec un ancrage biologique, mais la redouble d'une référence mythologique, avec le mythe de la « discorde primordiale » héraclitienne reprise par Platon : « il faut savoir que la guerre est commune, que la justice est discorde, que tout se fait et se détruit par discorde »⁷.

Autrement dit, Lacan aborde le décalage propre à l'être humain du point de vue réel et du point de vue du semblant, c'est-à-dire de la réunion de l'Imaginaire et du Symbolique (le mythe). Il fait ainsi du décalage la clé de voûte de la libido freudienne. Pour lui, la libido provient du narcissisme.

La libido narcissique est positive, vitale, elle pousse en avant le développement qui est la forme anticipée de la synthèse corporelle, mais qui est à la fois agressive vis-à-vis de l'image.

⁴ Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 101-124.

⁵ *Ibid.*, p. 116.

⁶ *Ibid.*

⁷ Platon, *Hippias majeur*, 289a, fragment 80.

D'où la réunion de deux pulsions freudiennes, vie et mort, dans un concept moniste. Lacan appelle cette libido qui réunit les deux pulsions « libido négative », dans « L'agressivité » et « libido mortifère », dans « Position de l'inconscient ».

Lorsque Lacan commence son enseignement à proprement parler, avec son « Discours de Rome », la première conséquence est la disjonction des pulsions de vie et de mort. Il revient, pour ainsi dire, au dualisme freudien, et renvoie les pulsions de vie à l'imaginaire et la pulsion de mort au symbolique. Ce dédoublement a une conséquence majeure : le privilège donné à la signification sur la satisfaction qui est caractéristique du premier Lacan. La signification étant le patrimoine du symbolique, elle devient l'axe majeur du labeur analytique, tandis que la satisfaction est corrélée, à l'époque, à l'imaginaire, moins fiable, et par conséquent, négligé. Les processus de métaphore et de métonymie rendent compte alors respectivement, comme on peut le lire dans « L'instance de la lettre dans l'inconscient... », du symptôme et du désir.

En conclusion du « Discours de Rome », il apparaît que l'instinct de mort a un « rapport profond », au problème de la parole, énonce Lacan. L'instinct de mort est dès lors un concept anti-biologique. Autrement dit, c'est une notion intimement liée au symbolique. La mort a donc un statut ironique, dans la mesure où elle met en question les fondements de l'être. Ce dernier étant l'effet du signifiant. Cela suppose de distinguer la mort de l'agressivité, qui est maintenant, du côté de l'imaginaire et par conséquent, des pulsions vitales.

La mort dont il est question c'est la mort anticipée, que Lacan appelle « la limite de la fonction historique du sujet », pour indiquer que ce n'est pas une notion biologique. C'est une version de *l'être-pour-la-mort* d'Heidegger, un philosophe auquel nous nous référerons pour cerner le statut du vivant. La mort est la mort en tant que l'être qui parle sait qu'il va mourir, la mort anticipée, on pourrait dire, qui apparaît dès lors comme mort symbolique. C'est pourquoi Lacan parle du sujet comme étant entre deux morts : la mort réelle, qui l'affecte de la même façon que tous les êtres vivants, et la mort symbolique, cette deuxième mort, caractéristique du sujet qui parle, car elle est un effet du signifiant.

Nous pouvons caractériser cette deuxième mort de la façon suivante :

1- Une mort qui est présente dans la vie, qui la double par le signifiant.

2- La mort que porte le symbole comme tel, soit « le signifiant comme meurtre de la Chose ». Dès lors qu'on nomme un objet, son existence se transforme et devient un signifiant, entre autres. On peut entendre cette remarque aussi comme l'antécédent de la notion de la perte de la réalité pour le sujet de telle sorte que toute réalité est suspecte d'être fantasmatique, comme le dit Lacan à plusieurs reprises et à différents moments de son enseignement. Un exemple clinique qui vient en appui de cette thèse est la phobie infantile. Lacan précise à propos du petit Hans que le cheval n'est pas nécessairement le cheval qu'il peut rencontrer dans la rue, mais un produit signifiant. De telle sorte que les phobies des enfants peuvent être conçues comme des signifiants prélevés dans le discours et non pas dans la réalité. Par exemple, la phobie du loup est fréquente chez des enfants qui vivent dans des villes qui en sont dépourvues. Lors d'une journée de L'Institut de l'enfant, Marie-Hélène Brousse indiquait ainsi que le loup avait le palmarès du personnage principal des histoires pour enfants. En ce qui concerne le petit Hans, rappelons que Freud – au début l'analyste de la mère – lui offre quand elle accouche du nouveau-né, un cheval en bois comme cadeau de naissance.

3- une mort qui individualise, qui est singulière, à la différence de la mort animale qui est commune à l'espèce. La mort symbolique est tout à fait distincte de la mort naturelle, commune mesure pour tous les individus de la même espèce. L'exemple paradigmatique de la mort symbolique est le suicide. C'est un phénomène propre à l'espèce humaine. L'exemple qui revient à deux reprises sous la plume de Lacan, c'est le suicide d'Empédocle. Ce philosophe présocratique de l'école de Pythagore et médecin, se jette dans le cratère de l'Etna, après avoir remporté, selon la légende, une victoire aux jeux olympiques. Il laisse pour preuve l'une de ses chaussures au bord du volcan qui vomira l'autre, en bronze, le lendemain. Pour

Lacan, il « laisse à jamais présent dans la mémoire des hommes cet acte symbolique de son être-pour-la-mort »⁸.

4- c'est une mort qui éternise en même temps qu'elle immobilise le corps vivant. Elle ouvre à une autre vie, au-delà de la vie biologique. C'est la postérité de quelqu'un qui a vécu et qui peut mourir mais qui reste vivant après sa première mort, la mort réelle. Lacan dit « qu'elle transcende la vie animale ». C'est la possibilité de survivre pour l'être humain, une fois que la mort survient. Dans la mesure où l'être humain a une sépulture, il s'inscrit dans un discours et surclasse la mort. C'est justement cette notion d'inscription, de lettre que Lacan aborde dans son séminaire *Encore* et qui reprend cette notion de la vie au-delà de la mort. Il y dit que la lettre est l'analogie du *germen* par rapport au soma. Ce germen qui se transmet comme par une lignée immortelle malgré la disparition des corps.

La mort symbolique est donc la négation de la vie biologique, comme on peut le constater dans l'acte suicide, et comme une affirmation de la vie symbolique en dépit de la vie biologique.

Dans « le partenaire-symptôme »⁹ J.-A. Miller signale qu'au fur et à mesure que Lacan avance dans son enseignement, l'Autre perd son statut symbolique pour gagner un corps. Cette formule correspond à l'incorporation du vivant dans l'Autre. Il devient un sujet. C'est une opération qui permet d'accrocher l'organisme dans la dialectique du sujet et pour cela, il devient nécessaire d'introduire le vivant et la sexualité.

La contrepartie de ce changement, c'est qu'en introduisant la vie, on introduit également la perte possible de cette vie, c'est-à-dire, la mort. En revanche, l'Autre du symbolique était d'emblée et pour toujours un Autre mortifié. C'est à cet endroit où la vie peut être perdue qu'interviennent les objets pulsionnels. L'Autre devient un être vivant, un être sexué de l'autre sexe, où le sujet cherche son complément. C'est la raison pour laquelle il y a couple. Le complément que l'on cherche est l'objet pulsionnel qui est un objet partiel.

Lacan est donc obligé de prendre en considération le corps de l'Autre, car le symbolique ne suffit pas à rendre compte de la satisfaction. Cette prise en compte n'est pas sans attribuer à l'Autre un être de sujet et en tant que tel, il est pourvu d'un corps. C'est l'une des raisons qui lui ont fait choisir pour titre de son *Séminaire XX : Encore* (En-corps).

C'est ce qui rend la référence au symptôme en tant qu'événement de corps si pertinente, car le symptôme est quelque chose qui engage le corps, que ce soit un organe ou une fonction. Même s'il s'agit d'un symptôme de la pensée, le corps est toujours concerné. Les sujets qui s'en plaignent disent, par exemple, « en avoir plein la tête ».

Le symptôme est l'investissement libidinal de l'articulation signifiante dans le corps. Il est le résultat de l'impact du langage sur le corps, qui laisse des traces indélébiles. Il produit de la jouissance. Il est donc intéressant d'interroger dans la clinique de quelle satisfaction le symptôme est le nom.

Cette jouissance est un moyen de jouir de son inconscient, du savoir inconscient et du corps de l'autre. Or, puisque chez le premier Lacan la jouissance est rejetée au champ imaginaire et que le symbolique ne peut pas en rendre compte, Lacan va se servir de deux élaborations essentielles afin de récupérer la satisfaction dans le champ du langage.

⁸ Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 320.

⁹ Miller J.-A., « Le partenaire-symptôme », *L'orientation lacanienne*, enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours 1997-1998, inédit.

Reconnaissance et fantasme

La première de ses élaborations est la reconnaissance, que Lacan emprunte à Hegel et qu'il laissera rapidement de côté. La deuxième, est le fantasme, qui marque plus durablement son enseignement.

La reconnaissance permet une satisfaction symbolique de type sémantique. Dans ce cas, la satisfaction du sujet est en rapport avec la reconnaissance et par conséquent, la satisfaction aussi de l'Autre, bien qu'elle ne soit pas symétrique. Comme on peut le lire dans le *Séminaire Les formations de l'inconscient*, l'Autre du code valide les productions du sujet – dans le mot d'esprit par exemple – et c'est à l'époque, pour Lacan, la fonction de l'analyste. Mais cette satisfaction apportée par la reconnaissance n'est pas suffisante. Pour répondre à ce problème Lacan introduit le fantasme. Le fantasme concentre la satisfaction libidinale qui était présente chez Freud. Ainsi, à la signification du symptôme, répond la satisfaction (inconsciente) du fantasme. C'est le fantasme qui donne la raison du symptôme.

Une femme qui souffre d'une jalousie malade rêve que son ancien ami vient chez elle. Mais comme il y a une autre femme, plus jeune qu'elle, il se met à regarder celle-ci. *Un homme regarde une autre femme*, pourrait être l'énoncé de ce fantasme. « À qui me suis-je identifiée ? », se demande cette analysante, « À ma mère ? ». Dans l'histoire de cette femme, le père a trompé la mère avec d'autres femmes pendant longtemps. Plus tard, le père devient aveugle et c'est cette analysante qui doit s'occuper de lui. Elle est « les yeux de son père » pendant quinze ans. Ironie du sort ou pas, c'est alors la mère qui trompe le père aveugle avec un voisin. Tout de suite après le décès du père, la mère se marie avec le voisin. *L'homme qui regarde (une autre femme)* est donc la façon par laquelle elle soutient ce père déchu, en se faisant l'instrument de son regard. Mais il lui faut pour cela payer le prix de la livre de chair, le prix d'un symptôme de jalousie qui l'empêche de faire couple au fil du temps. Lorsqu'elle rencontre un homme qui lui plaît et qu'elle aime, il la trompe invariablement avec une autre. Sinon, il perd tout intérêt à ses yeux. La satisfaction en jeu est de reproduire l'histoire de sa mère, où l'homme qui regarde ailleurs gagne en puissance virile.

En tant qu'élément de satisfaction, le fantasme introduit un élément de vie dans la chaîne symbolique, habitée par la mort. Si la métaphore du symptôme substitue un signifiant à un autre, le fantasme effectue la substitution du petit *a* à moins phi. Là où l'Autre femme apparaît comme la substitution de la maîtresse du père, « regarder » est l'objet qui vient suppléer le manque paternel. Le regard est justement l'un des objets *a* isolés par Lacan. Petit *a* prend des valeurs différentes, au long de l'enseignement de Lacan. Il est d'abord imaginaire, mais ce statut le rend remplaçable, équivalent à un autre. Il est une *Vorstellung*, une représentation. Ensuite, il est inséré à la place récurrente du moins-un dans la chaîne signifiante et par conséquent, irremplaçable, unique. C'est « l'objet élevé à la dignité de la Chose ». Ensuite, l'objet est non-représentatif, emprunté au réel, et finalement, un pur quantum de libido, qu'il appelle « plus-de-jouir ».

La logique du fantasme permet de cerner ce que comporte de signification la satisfaction. Car, rappelons-nous que le fantasme est la signification fondamentale, sous-jacente à toute signification possible pour le sujet. Dans un autre texte¹⁰, Jacques-Alain Miller pointe que le fantasme révèle que certaines significations ont une valeur exceptionnelle et déterminante pour le sujet. Ainsi, la signification d'être exclu, qui rejoint le statut du sujet barré : le sujet se produit comme moins un et la libido investit cette place. C'est un fantasme répandu dans l'hystérie, où le sujet se sent exclu en permanence. Elle jouit de ne pas avoir de place. Alors que l'obsessionnel s'exclut lui-même dans sa forteresse. Le moins un n'est pas investi dans ce

¹⁰ Miller J.-A., « *El hueso de un análisis* », Buenos Aires, ed. *Tres haches*, 1998.

cas. Et dans sa forteresse, l'obsessionnel jouit de rester tout seul, allant jusqu'à la jouissance masturbatoire. Par un deuxième mouvement, le fantasme, permet de ramener la signification à la satisfaction. Cela est solidaire du mouvement qui déplace l'accent du langage à la *lalangue*. Autrement dit, le signifiant œuvre pour la satisfaction et non pour la signification. En témoigne la jouissance du *blabla*.

C'est ainsi que Lacan le présente dans *Encore* : « L'univers, c'est une fleur de rhétorique [...] le moi peut être aussi fleur de rhétorique, qui pousse du pot du principe du plaisir, que Freud appelle *Lustprinzip*, et que je définis de ce qui se satisfait du blablabla »¹¹. Comme il le dit dans ce Séminaire : « l'inconscient ce n'est pas que l'être pense [...] c'est que l'être, en parlant, jouisse »¹². Si le langage est moyen de jouissance, il se sépare donc du signifié. Lacan postule qu'on parle pour jouir et non seulement pour dire quelque chose. Le lien social vient répondre au rapport sexuel qui n'existe pas, en tant qu'il est l'accumulation qui se dépose des discours qui ont servi pour s'orienter. Le lien est en lui-même jouissance.

Faute de pouvoir jouir du rapport sexuel, on jouit des universels, de la communication, du groupe, du communautaire, bref de tout ce qui nous permet de savoir comment nous situer d'un côté ou de l'autre. C'est ce que Lacan appelle là « L'Autre satisfaction ». La sublimation est une jouissance en tant que telle. La progression de son enseignement va dans le sens de faire équivaloir signification et satisfaction. C'est le sens nouveau qu'il donne au *Witz*, où la jouissance est décomposée entre *sens* et *joui*. Le « sens-joui » traduit la réunion de ces deux catégories, signification et satisfaction. Les quatre discours réunissent également les deux, ainsi que le sinthome, qui regroupe symptôme et fantasme. Le concept de la lettre surclasse la dichotomie du signifiant et de l'objet. Cet effacement des catégories monistes aboutit à la perspective borroméenne de Lacan.

Le règne de la pierre

Dans notre exploration de la vie d'un point de vue lacanien, la caractérisation de l'inanimé devient plus que nécessaire. Lacan introduit le règne de la pierre justement à propos de la douleur. L'être vivant peut se mouvoir, s'en aller pour éviter la douleur qui vient de l'extérieur. Mais il ne peut pas le faire lorsqu'elle vient de l'intérieur. Il est alors comme pétrifié. Pour illustrer ce point, J.-A. Miller a recours au poème « Au milieu du chemin », de l'auteur brésilien, Carlos Drummond de Andrade, poème auquel il a fréquemment fait référence, notamment lors de la rencontre du Champ freudien au Brésil en 1998, rencontre publiée en espagnol sous le titre « *El hueso de un analisis* »¹³.

*Au milieu du chemin j'avais une pierre
j'avais une pierre au milieu du chemin
j'avais une pierre
au milieu du chemin j'avais une pierre.
Jamais je n'oublierai cet événement
dans la vie de mes rétines tant fatiguées.
Jamais je n'oublierai qu'au milieu du chemin
j'avais une pierre
j'avais une pierre au milieu du chemin
au milieu du chemin j'avais une pierre.*

¹¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 53.

¹² *Ibid.*, p. 95.

¹³ Miller J.-A., « *El hueso de un analisis* », Buenos Aires, *op.cit.*

Dans ce poème, la répétition insistante fait sentir, même au niveau du corps, pourrait-on ajouter, le caractère d'obstacle que la pierre représente. C'est une pierre incontournable qui est au milieu du chemin. D'une certaine façon, elle fait apercevoir qu'on est dans un chemin. Le poème donne un poids à la pierre et l'élève à la place d'obstacle fondamental. C'est un obstacle qui entrave mes mouvements de sujet vivant. Bien que ce poème ait la valeur de montrer la différence entre le vivant et le non vivant, il inscrit la pierre dans un cadre signifiant. La pierre est au milieu du chemin parce qu'il y a le symbolique qui a tracé les chemins, mais la pierre elle-même n'a pas l'intention de se mettre au milieu du chemin. Elle est au milieu parce que je marche et qu'elle m'en empêche, mais le chemin n'existe pas de la même façon pour la pierre que pour moi qui marche et comme le chante Joan Manuel Serrat, « il n'y a pas de chemin, on fait le chemin en marchant ». J.-A. Miller compare la pierre de Carlos Drummond de Andrade à la rose d'Angelus Silesius : « elle n'a pas de pourquoi »¹⁴.

*La rose est sans pourquoi
Elle fleurit parce qu'elle fleurit
N'a de souci d'elle-même
Ne cherche pas si on la voit*

La pierre prend la place d'un réel circonscrit par le symbolique. Le réel, en l'occurrence est le chemin, tracé par le symbolique. Au fond, tout parlêtre a un chemin privilégié qu'il parcourt, c'est le chemin de sa parole. Cette pierre est l'élément supplémentaire, l'objet *a* qui représente l'os d'une analyse. Ce contre quoi on achoppe constamment. C'est comme une pierre qu'il y a dans le corps. Lorsque cette pierre devient précieuse, c'est l'*agalma*. Si, dans ce poème, tout tourne autour de la pierre, lorsqu'un analysant parle, son discours, ses chemins privilégiés, mènent tous à la pierre d'angle de son cas, l'objet petit *a*. Son discours achoppe sur des pierres précises, parfois précieuses, qu'il nous revient de repérer.

Ainsi, le cas d'une jeune femme, qui vient voir une analyste à cause de ses multiples phobies. À presque trente ans, ce sont des véritables crises d'angoisse qu'elle vit quand son compagnon n'est pas à la maison. Elle vérifie alors tout l'appartement et va jusqu'à regarder sous le lit. Savoir que ce rituel est ridicule n'enlève rien au caractère incoercible du symptôme. Une passion l'accompagne depuis son enfance : les chevaux. Elle monte régulièrement, mais ne peut plus faire des progrès. Comment a-t-elle découvert cette passion ? Petite, alors qu'elle était empêchée d'aller à l'école à cause de son asthme, elle regardait la télé fascinée par les sauts d'obstacles que certains chevaux pouvaient accomplir. L'analyste lui fait entendre sa phrase et elle saisit toute de suite la métaphore.

À propos de chevaux et de pierres : par une belle journée d'avril 1879, Joseph Ferdinand Cheval parcourt les trente kilomètres sa tournée quotidienne de facteur rural, muni de sa lourde besace. Sur ce chemin, alors qu'il regarde ailleurs, il bute sur une pierre. Son corps bascule, tombe, roule quelques mètres plus loin¹⁵ : « Je voulus connaître la cause. Je fus très surpris de voir que j'avais fait sortir de terre une pierre à la forme si bizarre, à la fois si pittoresque, que je regardai autour de moi ». Il la prend avec lui, prenant soin de bien l'envelopper et se promet d'en faire provision. C'est à ce moment que commence son « œuvre » : il surmonte une dépression importante, provoquée par la mort d'un de ses fils, puis de celle de sa femme. Il travaille jour et nuit, dans les moments de répit que lui laisse son métier. Il bâtit des palais, des cathédrales, des mausolées, des monuments rappelant des contrées exotiques avec pour seul outil... des pierres trouvées au milieu de son chemin, lors

¹⁴ Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *op.cit.*, p. 37.

¹⁵ Bataggion V., « Le Palais idéal du facteur Cheval », *Historia*, numéro spécial, novembre-décembre 2013, p. 101 & sq.

de ses tournées de facteur. En souvenir de la pierre qui lui a barré le chemin et en même temps lui a ouvert un horizon, il baptisera l'une de ses constructions *pierre d'achoppement*.

C'est une tout autre pierre que celle du facteur Cheval que nous apporte J.-A. Miller : « j'ai trouvé une pierre, celle de Lacan, présentifiant la douleur [...], qui se rencontre au détour du cours de Heidegger [...] qui s'intitule *les concepts fondamentaux de la métaphysique* »¹⁶

Dans ce cours, Martin Heidegger s'interroge sur la conception du monde et pour ce faire, il commence par examiner ce qu'il appelle « trois thèses directrices » : « la pierre est sans monde », « l'animal est pauvre en monde » et « L'homme est configurateur de monde ». L'examen comparatif de ces trois thèses lui permettra de cerner la notion de monde et celle du vivant. C'est la première de ces thèses, « la pierre est sans monde »¹⁷, qui retient l'attention de J.-A. Miller.

Heidegger commence par comparer le « ne pas avoir de monde » de la pierre à « la pauvreté en monde » de l'animal (en l'occurrence le lézard) et avance qu'à la différence de l'animal, dont le monde est pauvre mais bien présent, l'absence de monde pour la pierre implique qu'elle ne peut même pas être privée de quelque chose comme le monde¹⁸. « La pierre se trouve par exemple sur le chemin »¹⁹, dit justement Heidegger. Elle touche la terre mais on ne peut pas dire qu'elle la « tâte ». Ce n'est pas la même sensation que nous pouvons avoir si notre main se pose sur quelque chose et la « touche ». Ce n'est pas non plus la même chose que le lézard qui s'allonge sur une pierre au soleil. Le sol sur lequel s'appuie une pierre n'est pas, pour elle, « donné » comme tel. Elle ne peut pas rechercher un sol plutôt qu'un autre, à la différence du lézard qui peut chercher un endroit au soleil pour s'y allonger. Si nous la jetons au fond d'un puits, elle y reste. Si nous la jetons dans un pré, elle y reste, de telle sorte que ce sur quoi elle se trouve ne lui est même pas accessible. C'est pourquoi elle ne peut en être privée. Si « ne pas avoir de monde » fait partie de son être, c'est qu'avoir un monde veut dire y avoir accès. Et pour la pierre, l'absence de monde – et de son accès – fait partie de son « étant »²⁰, ajoute Heidegger. Ce n'est pas un défaut de la pierre, mais une caractéristique de son être.

En revanche, le lézard qui gît sur une pierre au soleil, l'a peut-être recherchée. Il peut même en avoir l'habitude. Cependant, il ne peut pas avoir « accès » au soleil comme nous si nous nous allongions sous ses rayons. Il ne peut pas non plus « faire l'expérience » de la pierre comme nous pouvons le faire. Néanmoins, son rapport au soleil et à la pierre est différent de celui de la pierre qui n'en a pas. Le lézard ne peut s'interroger sur la constitution minéralogique de la pierre ni sur la nature astrophysique du soleil. Mais il a pourtant un rapport qu'on pourrait qualifier de « rapport de lézard », en suivant Heidegger. « Ce sont des choses de lézard »²¹, énonce-t-il. S'il ne reconnaît ni la pierre ni le soleil en tant que tels, il n'a pas pour autant la même relation qu'une pierre qui est là parmi les choses existantes, mais sans aucun rapport avec elles. Heidegger en arrive ainsi à cerner une définition du vivant : la vie est donc l'accès qu'on peut avoir à son monde, fût-il limité, comme pour l'animal, ou plus riche, pouvant le configurer, comme pour l'homme, comme dans l'exemple du Facteur Cheval.

La différence principale entre la pierre de Carlos Drummond de Andrade et la pierre d'Heidegger est que la première s'inscrit sur un chemin, tandis que la seconde est dans la nature. La pierre sur le chemin a une inscription symbolique. Elle devient par conséquent un obstacle au déplacement du sujet. Comme le dit J.-A. Miller, elle peut marquer un territoire,

¹⁶ Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *op.cit.*, p. 31.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Heidegger M., *Les concepts fondamentaux de la métaphysique*, Paris, Gallimard, 1992, p. 292.

¹⁹ *Ibid.*, p. 293.

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*, p. 294.

peut être borne sur le chemin, peut être peinte, sculptée, comme la pierre du Facteur Cheval. En revanche, la pierre du chemin d'Heidegger est sur le chemin comme elle pourrait être au fond d'un puits. Elle est tombée sur le chemin par hasard, lancée par quelqu'un, ou par la gravitation, qui sait ? Mais sans rapport avec une intention humaine ou animale.

« le monde de l'homme n'est pas sans les pierres dont il fait grand usage pour ses projets »²², dira encore J.-A. Miller. Dans les fondations des villes ou même dans les constructions des maisons, poser la première pierre est un moment important. Pour le Facteur Cheval, il a non seulement bâti un monde à partir d'une pierre, mais il s'est construit lui-même pour éviter l'effondrement dépressif. C'est cette construction qui lui a permis de tenir comme sujet dans le monde. La pierre peut être aussi un danger, d'où l'étymologie *minae* que rappelle J.-A. Miller, « la pierre qui surplombe »²³, qui a donné par la suite, les champs minés. De cette pierre, l'homme ne peut pas disposer à sa guise.

Autrement dit, l'examen des pierres que nous avons fait à partir de ce texte ainsi que des références qui ont été évoquées, nous permet de conclure qu'il y a deux statuts du réel :

– le réel en tant qu'effet du symbolique – par exemple, la petite fille qui, au regard du petit garçon, se voit en tant que privée de quelque chose qui a pris la valeur d'un signifiant, le phallus, alors que dans son corps il ne manque rien, c'est-à-dire, un réel.

– le réel sans loi, le réel pur, pourrait-on dire – comme par exemple, une malformation de naissance, une maladie organique, la couleur de la peau. Cela rejoint la distinction entre deux corps que nous avons pointée : le corps qui se constitue par l'action du symbolique alors que l'organisme est le réel pur, en tant qu'indépendant des lois signifiantes.

Certaines de ces manifestations du réel sans loi peuvent être rattrapées par le symbolique, par le sens qui adhère à toute chose, pour l'être parlant. Ainsi que l'indique Éric Laurent dans *El sentimiento delirante de la vida*, la croyance au symptôme peut excéder, dans certains cas, le champ de la psychopathologie de la vie quotidienne ou psychiatrique, comme l'illustrent les cas des patients qui croient que leur cancer est dû à une implication subjective : « Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter cela ? »²⁴. Ou encore, le cas d'une petite fille métisse de dix ans qui a remarqué que, dans sa famille, ses parents et ses frères et sœurs n'ont pas la même couleur de peau. Elle a donc bâti une théorie par laquelle elle donne à chaque nuance de marron un nom précis : les marrons, les beiges, les caramels, les roses... de cette façon elle tente de nommer ce réel innommable, afin de pouvoir l'appréhender. Car ces différentes nuances de marron la laissent perplexe et lorsqu'elle demanda à sa mère de lui faire un petit frère « rose » avec des yeux bleus, ce fut l'occasion de lui dire : « Ça se fait tout seul ».

Dans notre Champ, le témoignage d'un AE est aussi illustratif de ce point. Marcus André Vieira témoigne d'un événement de corps survenu dans son enfance. Dans la clinique psychiatrique que sa grand-mère dirigeait, il se retrouve suspendu en l'air, tenu à la gorge par un patient schizophrène en crise. Il éprouve une véritable suffocation. C'est « l'incidence sur mon corps d'un désir fou »²⁵ dit-il. Mais comme il le précise, « [ce] n'était pas *le* réel lui-même, mais seulement *un* réel, celui que la scène [du fantasme], *un enfant est tu* déterminait. Le silence de l'étouffement n'était qu'une façon, parmi tant d'autres, de donner un sens au réel qui, comme l'absurdité de la vie, n'a pas de pourquoi »²⁶.

²² Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 33.

²³ *Ibid.*

²⁴ Laurent É., *El sentimiento delirante de la vida*, Buenos Aires, Diva, 2011, p. 58

²⁵ Vieira M.-A., « Un corps suspendu », *La Cause du désir*, n° 91, novembre 2015, p. 93.

²⁶ *Ibid.*